L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 29 SEPTEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE 29 SEPTEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Anomalie Administrative.

Nos lecteurs se rappellent que l'ancien Sénateur Ransom, ensuite ministre des Etats-Unis au Mexique, s'était présenté, il y a quelque temps, au Trésor pour toucher le salaire qui lui revenait et se montait, pour le moment, si nous ne faisons pas erreur, à $525. Or l'auditeur du Trésor s'est refusé à signer le mandat qui, selon lui, était irrégulier, attendu qu'au moment de sa nomination M. Ransom était sénateur et, par conséquent, cumulait. Il fallait, pour qu'il fût effectivement reconnu comme ministre, que le sénat eût confirmé sa nomination. Néanmoins, le secrétaire du trésor, M. Carlisle, contresigna le mandat, qui, de là, passa dans les bureaux du contrôleur M. Bowers, qui, agissant à l'égard de M. Ransom exactement comme à l'égard des planteurs réclamant la prime qui leur était due, refusa d'approuver le mandat qui resta ainsi en souffrance.

Si nous en croyons les dernières dépêches de Washington, M. Bowler se serait enfin attendri et aurait consenti à donner signature.

Nous ne savons qui avait raison, de l'auditeur et du contrôleur refusant, de leur côté, tout paiement, ou du secrétaire du Trésor, l'autorisant, du sien. C'est une affaire à débattre en haut lieu, par les hommes légalement compétents. Mais ce qu'il y a il'étrange ici, comme en bien d'autres, circonstances c'est qu'un ordre de paiement soit soumis à la signature d'un chef de Cabinet, avant d'avoir passé par les bureaux chargés de l'examiner, de l'auditer, de le contrôler, d'en constater la régularité et la légalité et, par suite, de l'autoriser. Il semble que la signature du secrétaire du trésor devrait, non pas précéder, mais suivre celles de ses inférieurs. Il y a, dans cette façon de procéder, quelque chose d'anormal, de choquant, qui donne une assez pauvre idée de l'administration de Washington. A chaque instant, l'autorité d'un chef de cabinet peut être ainsi annihilée par quelqu'un de ses subordonnés et sa signature déclarée nulle et non avenue. Il est possible que le mandat qui avait été émis en faveur de M. Ransom ait été irrégulier. Le contrôleur et l'auditeur n'avaient peut-être pas tort de lui refuser leur approbation; mais ils devaient agir avant que la pièce fût soumise à la signature du chef du Cabinet. Alors tout rentrait dans l'ordre, et l'on ne voyait pas des inférieurs enremontrer à leur supérieur et le mettre dans son tort devant le pays. Il y a une hiérarchie administrative qu'il faut respecter religieusement, au moins aux yeux du public, sous peine de faire tomber l'autorité dans le discrédit et de l'exposer au ridicule.

Le département colonial de la Grande Bretagne vient de publier la statistique des divorces qui ont été prononcés durant la dernière période de dix ans dans les différentes colonies britanniques.

La colonie du Cap vient en tête de la liste, avec 571 divorces, tandis que la Natalie n'en accuse que 63.

En Australie, c'est le Victoria qui détient le record avec 538 cas; l'Australie méridionale n'en a que 67; le Queensland, 37; l'Australie occidentale, 11.

En Nouvelle-Zélande, il y a eu 208 divorces; en Tasmanie, 33.

Le Canada en compte 42; la Colombie britannique, 20; la Nouvelle-Ecosse, 34.

Les Grandes Manœuvres Françaises.

LA BATAILLE DE MIRECOURT.

CURIEUX RÉCIT.

Mirecourt, 18 septembre.

La Retraite.

Ce matin, à sept heures et demie exactement, le général Dragomiroff, suivi de son aide de camp, le prince Bariatynski, passait devant l'église de Mattaincourt dans la direction de la bataille présumée. Il n'était pas pressé, personne n'était pressé; du reste, c'était en vue de Mirecourt que l'action finale devait s'engager et la foule se portait allègrement au signal de Mirecourt, c'est-à-dire au sommet du plateau qui domine la ville à l'est.

—Vous pouvez y aller, m'avait dit le général Coiffé, vous verrez tout.

Le général Coiffé, commandant de l'armée des Alpes, suit les manœuvres avec la plus grande attention.

Eh bien! au lieu de suivre le monde, je préférai suivre le 148e d'infanterie du sixième corps, heureusement pour moi. Longue a été la route, terrible la fatigue, mais je pus me rendre compte, pas à pas, en quelque sorte, du bouleversement que le général Giovanninelli avait jeté dans les plans, aussi bien du groupe d'armées que des spectateurs.

Ce n'est pas une bataille pour la galerie que le général ennemi avait resolu de livrer comme feu d'artifice final des grandes manœuvres; c'est une retraite pour de bon qu'il avait entendu opérer, et au fur et à mesure qu'avançaient les troupes, pas plus d'ennemi que sur la main.

Je parle un peu au figuré: quelques engagements, sans doute, de monsqueterie à l'horizon, mais, en somme, l'ennemi s'était évadé du cercle où l'on pensait le retenir.

Il s'agissait donc de modifier ou d'accentuer le plan préconçu, de façon à reprendre le contact avec l'adversaire, en vue de lui couper sa ligne de retraite par Charmes ou les ponts de la Moselle. Ce contact n'a pas tardé à être repris, grâce à ces merveilleux marcheurs que sont par destination les troupiers des 6e corps et 6e *bis;* mais il faut y joindre ceux du 7e corps, et l'on verra tout à l'heure pourquoi. Prenez une carte; tracez une ligne de Mirecourt à Charmes. Cette ligne est, au surplus, indiquée par une ancienne route ou chaussée, qui a été l'axe de la manœuvre.

Décrivez, de l'un et de l'autre côté de cette ligne, un immense arc de cercle, et vous avez la synthèse des mouvements décrits à travers mamelons, ravins, bois, accidents de terrain par les deux partis en présence; "l'éternel mouvement de Capricorne", comme s'exclamait le général Ducrot à Sedan, en montrant sur les crêtes les troupes allemandes et leur artillerie décrivant le cercle de fer. C'est ce mouvement de capricorne ou des pinces qui se resserrent pour saisir leur proie, que le groupe d'armées avait à réaliser, en accélérant tous ses mouvements. La proie, c'était l'ennemi. Les pinces étaient formées, d'un côté, par les 6e corps et 6e *bis*, à gauche de la ligne tracée tout à l'heure, de l'autre côté, par les 7e et 8e corps à droite de ladite ligne.

Je suis arrivé au moment et à l'endroit précis où les pinces se sont resserrées l'une sur l'autre.

Cela ne s'est pas fait par enchantement. Il a fallu quatre heures de marches, d'attaques, de contre-attaques, de reconnaissances, de canonnade, de mousqueterie intense dans cette immensité, entrecoupée, à ce point, que le regard se heurte, presque partout, à de nouveaux accidents de terrain. Le ballon lui même, qu'on voyait planer à proximité relative de Mirecourt, et qui s'était élevé à huit ou neuf cents mètres, n'a pu rendre probablement que des services très incomplets, en raison de la configuration du terrain. Imaginez, en effet, une série de gradins boisés, mais de gradins de géants, à droite, à gauche, au centre. C'est sur ces gradins successifs que reculaient, en se défendant, sans répit, les manchons blancs.

Comment les arrêter?.... Et suivant mon brave 148e, j'avais perdu de vue Mirecourt, le signal de Mirecourt. J'étais en plein inconnu, et je n'en admirais pas moins, partout où elles étaient visibles, de près ou de loin, les formations de combat, les dispositions adoptées, de part et d'autre, la rapidité des mouvements.

La vertu allait avoir sa récompense sur un plateau plus accentué et plus élevé que les précédents.

Je me trouvai, subitement, au milieu du groupe des officiers étrangers; ils avaient mis pied à terre, et l'attaché militaire allemand Schwartzkopffen était, comme toujours, le plus captivé par l'action, définitivement engagée. Car nos troupes, à force de marcher, avaient pris le contact avec l'ennemi. On sentait se resserrer le mouvement de pinces, dont je vous parlais tout à l'heure, mouvement en voie d'exécution sur un champ d'au moins quinze kilomètres, de bout en bout.

Le plateau, où allaient et venaient les officiers étrangers, s'appelle, à ce qu'il paraît, "Maisonnette". Si vous pouvez trouver le village de Girecourt sur la carte, c'est au nord et à la gauche de la ligne indicatrice.... et de l'ancienne chaussée que je vous ai montrée, tout à l'heure.

L'ennemi, avec ses chasseurs à pied, son infanterie, son artillerie, occupait si fortement ce gradin qu'il s'y reposait.

Mais voici l'imprévu.

Il était midi, environ, lorsque, d'une ligne de bois située en face, à droite de l'ancienne chaussée, éclatent des coups de feu. L'artillerie de l'ennemi, complètement à découvert de ce côté, était, certainement, mise à mal; elle a riposté, d'abord, avec une extrême énergie, mais, dans la réalité, ses chevaux et ses servants auraient été abîmés. Le péril était si évident, que toute cette artillerie devait tourner bride et se mettre à l'abri. Pour tout dire, l'ennemi s'était, très insuffisamment gardé, de ce côté, et il en était puni. Ces coups de feu, éclatant à la lisière du bois, étaient précurseurs d'un magnifique mouvement tournant, qui se dessinait alors avec une ampleur et une précision irrésistibles. C'était le 23e d'infanterie, du 7e corps d'armée, qui faisait irruption derrière ses tirailleurs et, se déployant, s'allongeant hors des bois, prenait à revers la position ennemie. La charge était sonnée, une vraie charge, d'après les données de la meilleure tactique; et, en même temps, sur la face de la position, arrivaient les 148e et 147e d'infanterie. C'était le 6e corps venant donner la main, à ce point psychologique, du 7e corps.

Il n'y a pas de doute: le centre ennemi aurait été capturé ou anéanti; dans ces conditions, la retraite du général Giovanninelli aurait été transformée, c'est plus que probable, en désastre.

Négligeons les détails qui ont suivi cette action culminante; la sonnerie de l'assemblée retentissait peu après au loin, on entendait le canon du 8e corps à droite, du 6e bis à gauche, mais on ne peut être partout à la fois.

La manœuvre ayant pris fin, je me croisai avec un groupe sympathique. Le prince Nicolas de Grèce et ses officiers partageaient la collation du général Pierron, si je ne me trompe pas, derrière une haie donnant de l'ombre; et l'ombre cela valait de l'or par ce soleil.

Le retour des troupes a été d'autant plus extraordinaire: ni poussière, ni chaleur, ni fatigue ne les ont empêchées de rentrer à Mirecourt jusqu'au soir, musique en tête, drapeau déployé, et à l'allure véritablement la plus martiale. Ça a été un coup d'œil plus saisissant encore que la manœuvre. Oh! le soldat français, quand il est bien commandé!

Et il est bien commandé, cette fois.

Au total, voilà ce qu'il importe de dire avec notre indépendance et notre impartialité coutumières.

Dans ces comptes rendus hâtifs, tronqués, haletants en quelque sorte, après une journée de fatigues et de marches identiques à celles de nos soldats, on ne peut présenter qu'un aperçu informe et incomplet d'une aussi vaste action de guerre. Mais tout ce qu'il a été possible de voir, d'apprécier, de juger, donne une idée définitivement rassurante des progrès du commandement à tous les grades, depuis le simple caporal jusqu'au général d'armée. Je n'ai pu voir, en ce qui me concerne, que l'action des 6e et 7e corps. La façon dont elle a été conduite, a frappé tout le premier l'attaché militaire allemand. Nous le nommions tout à l'heure.

Je ne noierai mon sentiment dans aucune banalité; c'est de la grande école de guerre et la mieux appropriée aux armes nouvelles. L'exemple de ce 23e de ligne arrivant à marches forcées à travers les bois et tombant sur le flanc de l'ennemi, se développant en forme de vague suivie d'autres vagues qui viennent battre une falaise, la combinaison de ce mouvement avec celui du 6e corps venant serrer dans l'étau l'adversaire qui se croyait insaisissable par sa mobilité fuyante, cela suffit pour remporter une belle et bonne victoire en temps de guerre.

Les joujoux de Nasr Ullah Khan.

Singulière, la nomenclature des bibelots dont le fils de l'Emir de l'Afghanistan a fait emplette à Londres.

On y voit, il est vrai, figurer quelques objets sérieux tels que des mobiliers, des uniformes anglais, des armes, des bicyclettes et des pianos, mais les colifichets occupent la plus large place.

On peut citer, notamment, une douzaine de caisses de jouets d'enfants, des parures en imitation, des petites lampes à incandescence alimentées par une pile de poche, un guignol, des épingles de cravate représentant la Tour de Londres, des accordéons, etc..... Dans ce stock d'objets disparates se trouve, en outre, une grosse de bonnets de coton. Si la coiffure chère aux habitants d'Yvetot était adoptée par la cour de l'émir d'Afghanistan, quel triomphe!

Enfin Nasr-Oul'ah Khan emporte encore un nombre prodigieux de pince-nez et de lunettes. Pourquoi? Mystère.

Nous nous vantons d'avoir, aujourd'hui, quelque peu d'esprit; mais nous aurions tort de croire qu'on en manquait, avant nous. Exemple:

En 1848, le gouvernement de la république nomma un menuisier comme sous-préfet à Clamecy.

Ce fonctionnaire était très habile à manier le rabat, mais tout à fait incapable d'administrer un arrondissement. Aussi, des plaintes nombreuses ne tardèrent-elles pas à s'élever contre lui; les habitants de Clamecy allèrent trouver M. Dupin et se plaignirent vivement à lui de leur nouveau magistrat.

M. Dupin les ayant écoutés, avec le sourire ironique qui lui était habituel, leur répondit:

—On vous a donné un menuisier comme sous-préfet, votre amour-propre en est froissé, je le comprends; vous auriez voulu un ébéniste, mais les ébénistes, on les garde pour les préfectures.

L'Encombrement de nos Carrefours.

Nous ne sommes certainement pas ennemis du progrès et des améliorations. Nous assistons avec plaisir, avec bonheur, aux travaux qui se font partout, à la Nouvelle-Orléans, surtout dans notre deuxième district, pour l'embellir, l'améliorer et le doter de rapides voies de communication. Nous savons bien que tout cela ne peut s'accomplir sans occasionner des désagréments momentanés, et nous sommes les premiers à nous y résigner.

Il faudrait pourtant que les entrepreneurs de ces travaux songeassent un peu à ne pas trop encombrer les coins de rues d'obstructions dangereuses. Chaque carrefour devrait, surtout, être l'objet de précautions particulières, la nuit, parce qu'on y accède par huit voies différentes, par les deux trottoirs des rues qui s'y croisent et que c'est là surtout que les fossés sont profonds. Ce sont pourtant les carrefours qui sont le plus encombrés de tas de boue ou de pavés, contre lesquels le passant va se heurter dans les ténèbres.

Il n'est pas du tout nécessaire, suivant nous, que nous nous cassions aujourd'hui, une jambe ou un bras, et que nous restions, impotents le reste de nos jours, pour permettre à nos concitoyens dans trois mois, d'aller plus vite et de se mieux porter.

On serait effrayé si l'on faisait le compte des accidents qui arrivent chaque soir, par suite de ces encombrements qui ne sont d'aucune nécessité.

AU PAVILLON DE BRETEUIL

Le congrès international du mètre.

Le lieu de la réunion des délégués scientifiques des différentes nations est le pavillon de Breteuil, bâtiment de construction élégante et mondaine, placé au milieu du bois de Saint-Cloud, du côté de la porte de Sèvres.

Du temps de l'Empire, ce coquet édifice appartenait à la liste civile de l'empereur. Il était affecté à la princesse Mathilde, qui y résidait pendant l'été.

Les frais de l'établissement, dont la destination est bien changée aujourd'hui, sont supportés par les différents gouvernements ayant adopté le système métrique et par quelques autres qui, comme le gouvernement britanique, sont sur le point d'en faire autant.

C'est dans les anciens appartements de Son Altesse impériale que sont construits, avec une rigueur scrupuleuse, les mètres étalons servant aux différentes nations, pour la comparaison des mesures en usage sur leur territoire.

Les déterminations sont faites avec une exactitude telle que l'on répond du millième de millimètre, quantité presque invisible, à laquelle on donne le nom de *micron*.

Un certain nombre de demoiselles charmantes, qui ne craindraient pas la comparaison avec les beautés de l'ancienne cour, sont employées comme auxiliaires à ces travaux.

On opère, en outre, au pavillon de Breteuil des recherches de haute précision, telles que la détermination de la longueur d'onde des diverses couleurs. Pour faire comprendre la difficulté de ces mesures, il faut se rappeler que les ondes les plus larges telles que celles du rouge extrême, n'ont environ que les 4|5 d'un *micron*.

La largeur de chacun de ces pas de la lumière n'est qu'une simple fraction de cette quantité, si petite, qu'il faut un bon microscope pour en avoir la notion. Comme la lumière voyage avec une vitesse de 250 millions de mètres par seconde, ou de 250 *trillions de microns*, il faut qu'en une seconde, la lumière rouge fasse au moins 300 trillions de pas en avant. La lumière violette doit en faire, 1,000 à 1,200 trillions. Ce sont ces petites impulsions si fréquentes, que notre rétine possède la faculté merveilleuse d'apprécier avec tant de netteté. Si les théories en vigueur sont exactes, il n'y a pas moyen de douter de la réalité de ces chiffres prodigieux.

C'est la longueur de ces quantités si petites que l'on apprend à mesurer, au pavillon de Breteuil, où l'on se ferait un jeu de partager un cheveu en cent parties égales.

Tous les ans, l'institution qui s'occupe de problèmes si ardus, publie un volume dans lequel elle expose la nature des travaux singuliers auxquels elle s'est livrée et qui en font un des corps les plus intéressants à analyser du monde entier. Tous les six ans, il est soumis à l'inspection des gouvernements qui l'entretiennent à frais communs. C'est la seconde fois que l'établissement est soumis à cette formalité.

LAMARTINE.

Enfin! Elles fleurissent pour lui, les pâles et sûres fleurs de la tombe. L'été qui passe en a marqué l'épanouissement; on lui a prodigué à pleines mains ces lys funéraires qu'un poète de sa famille demandait pour les chères ombres. M. Jules Lemaître a montré qu'il savait réaffecter les cathédrales comme il avait su les désaffecter; il a dit avec une piété sagace les raisons que nous avons d'aimer Lamartine et de le placer au tout premier rang des plus grands poètes. Tout récemment, Heredia faisait entendre à l'Académie son éloge; aux applaudissements qu'il déchaîna, on sentit que ce besoin de réparation était dans tous les cœurs. Nous l'avons vu grandir, depuis quelques années, nous l'avons tous servi de notre mieux. Lamartine a prouvé la vérité de la belle parole qu'il a prononcée un jour: "L'idéal n'est que la vérité à distance."

C'est chez lui, sur son lac, dans ce coin de Savoie qu'il a comme imprégné du rayonnement de son amour et de sa poésie qu'il faut lire et relire Lamartine: "Un paysage n'est qu'un homme ou qu'une femme," a-t-il dit. Nulle part, le mot n'est aussi vrai que sur cette petite flaque d'eau; agrandie à l'infini par l'âme qui s'y est mêlée; remplie à jamais par une puissance aimante, elle contient plus de vie et reflète plus de ciel que les mornes océans où nul n'a pleuré. Elles étaient vraiment prophétiques, les strophes où il ordonnait à ces lieux de fixer le souvenir d'une minute pour l'éternité. Le timbre grêle et rouillé de la cloche d'Hautecombe sonne toujours la même heure. Personne ne s'y trompe, tous la reconnaissent; le moins lettré sait quelle prière cette voix morte prolonge sur les eaux. Si la nature ou la main de l'homme ont modifié quelques accidents du paysage, ils paraissent moins vrais, moins réels en leur état présent, que les images définitives gravées dans notre mémoire par les descriptions de *Raphaël*: admirable cantique, trop rabaissé d'abord par des critiques chagrins, et qu'il faut remettre au premier plan dans l'œuvre lamartinienne. On cherche, sur ces montagnes, les torrents et les sentiers attestés par *Jocelyn*; nous sommes tentés de donner tort à nos propres yeux, lorsqu'ils démentent le témoignage de cette vision supérieure, négligeante et distraite devant les détails secondaires, si exacte pour l'impression d'ensemble. Quand Lamartine opère sur la nature, il additionne des chiffres qui semblent faux: et le total qu'il obtient est toujours juste.

Avec quelques traits vagues, généraux, il a créé une figure de femme plus vivante que les physionomies les mieux fouillées; vivante et aimable à jamais, parce que chacun la transforme aisément en sa figure de prédilection. Il a pu offrir à son élue ce don magnifique, des milliers de cœurs ajoutés au sien; il a fait converger vers elle toutes les forces d'amour sans emploi des jeunes rêves. Quel beau prodige du génie! Cette femme aimée par un autre, en 1818, est plus présente, plus chère à beaucoup d'entre nous que telles créatures réelles, aimées et oubliées pour notre compte particulier.....

***

Louer dans Lamartine le poète, c'est heureusement une banalité superflue; le consentement universel l'a remis à sa place, hors de pair. Mais, naguère encore, on faisait bon marché du politique; on s'en laissait imposer par les ironies des myopes de 1840, par les rancunes des naufragés de 1848. Voici que la force de l'évidence contraint les gens du métier eux-mêmes à ratifier le mot de Sainte-Beuve: "Lamartine agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que n'eurent jamais les doctrinaires". Il fut la vigie d'en haut qui voyait venir l'ouragan social; cela ne se pardonne guère; nous accusons volontiers les vigies de créer les tempêtes qu'elles annoncent. Dans les moindres affaires, son intuition ne se trompe jamais sur l'intérêt français, sur la solution humaine et libérale, sur la nécessité du lendemain. On publiera un jour les lettres de Marc Seguin qui racontent les tribulations de l'illustre ingénieur; il en résulte que la France fut redevable de ses chemins de fer à deux hommes politiques: le savant Arago et le poète Lamartine.

Aujourd'hui, après tant d'années, quand reviennent, sous des masques nouveaux, les questions irritantes qui divisent notre pays depuis un siècle; quand on se sent perdu, désorienté dans le gâchis de nos débats, il faut recourir encore à cette boussole, dont l'aiguille était, naturellement, aimantée vers l'avenir. Feuilletez la collection des discours de Lamartine; vous êtes certain d'y trouver la formule heureuse et juste, forgée expressément, semble-t-il, pour résoudre la difficulté actuelle. Questions sociales, questions religieuses, questions d'enseignement, si imprévu que soit le biais par où surgissent ces revenantes, la voix d'outre-tombe dit le mot qu'on attendait et que ne disent pas les vivants. Ce n'est point, à coup sûr, le mot qui contente les passions dominantes, à droite et à gauche; c'est celui qui éclaire les angoisses de la conscience et nous remet tout droit dans le grand chemin de l'humanité.

Certes, l'histoire du siècle nous montre d'autres hommes, et nombreux, qui forcent notre estime et notre admiration par leur caractère, leurs lumières, leurs grands talents. Mais il faudrait abdiquer quelque chose de notre personnalité pour suivre le meilleur d'entre eux jusqu'au bout: leur voie est plus étroite, tous *accrochent* à un tournant. Lamartine n'accroche nulle part; il plane sur la voie large où nous pourrions tous nous rencontrer. Sa vie et sa pensée ont le glissement harmonieux des syllabes de son nom, de ces syllabes qui font songer au mot de l'Ecriture: "Ton nom est comme un parfum répandu."

Devant ce génie de synthèse et de conciliation, descendu dans l'arène où s'entre-choquent les préjugés et les intérêts, un étonnement nous vient toujours: comment ne fut-il pas plus vilipendé? Lamartine eut des contradicteurs politiques; mais, sauf l'attaque brutale de la *Némésis*, si noblement rétorquée, on ne voit pas à distance que sa personne, ses intentions, son œuvre aient été systématiquement outragées et calomniées.

Neveu d'un défenseur des Tuileries au 10 Août, serviteur né de la vieille race, il constate tristement qu'elle a fini son service séculaire, et qu'un nouveau monde s'organise avec des forces neuves: il suit l'histoire dans l'évolution qu'il discerne; il se tourne vers la démocratie, puisqu'elle est désormais la source de vie ou de mort, l'espoir ou la menace de la France.—Et on ne le traite pas chaque jour de renégat!—Dans les *Girondins*, comme dans tous ses écrits, il restreint instinctivement la part de cette méchanceté humaine qu'il ignore; il s'efforce de dégager les mobiles avouables et les illusions généreuses qui excusent les divers antagonismes en présence; il refait les meilleurs rêves de chacun d'eux, il se range toujours au parti de celui qui succombe, depuis la famille royale jusqu'aux montagnards.—Et l'on ne découvre pas là les lâches calculs d'un vil centre gauche, d'un infâme juste-milieu!—Il ne tombe des lèvres de Lamartine que des paroles religieuses, des affirmations de Dieu.—Et on n'incrimine pas sa sotte bigoterie, son perfide cléricalisme!—Cependant aucune secte étroite ne peut le réclamer; il s'incline devant la beauté et la raison d'être de chaque aspiration vers le divin; il n'a de sévérités que pour la négation obtuse; il ne proscrit aucune croyance sincère, il ne condamne aucune faiblesse humaine.—Et on ne l'excommunie plus, on ne lui demande pas où il place chaque virgule de son *Credo!* On ne lui reproche pas son mysticisme vague et nébuleux!—Dans ce grand rut des appétits, où le mot d'ordre de la politique est "Enrichissez-vous", Lamartine sème indolemment son or, ses idées, ses rêves d'idéal où il voit "de la vérité à distance".—Et on ne cherche pas des motifs douteux à cette singularité inexplicable!

Ce n'était pas la hauteur de son génie qui le protégait: les attaques grossissent en raison directe de l'ombrage que le génie porte. Faut-il donc croire que la société politique et littéraire de ce temps, que la société tout court avait un esprit de justice, de douceur et de clairvoyance qui ne se retrouverait pas à d'autres époques? L'hypothèse est peu probable. Lamartine fut sans doute déchiré par de basses ou d'aveugles colères, mais nous en avons perdu jusqu'à la trace. Si des rivaux obscurs le calomnièrent, qui en prend souci aujourd'hui? On ne sait pas où ils pourrissent. L'aboi joyeux des chiens du poète retentit encore à notre oreille; elle ne perçoit même plus la rumeur évanouie d'insulteurs ignorés.

C'est là peut-être ce qu'il y a de plus instructif et de plus réconfortant dans la paisible ascension de son astre sur notre horizon. Ceux qui hésiteraient à s'engager dans la voie large, parce qu'elle scandalise une époque de spécialisation à outrance, apprennent, par cet exemple, que les réparations de l'avenir sont au bout: admiration enthousiaste pour le génie, et, à défaut du génie, estime finale pour les bonnes volontés méconnues. Cette consolation, nous la devrons avec tant d'autres au doux et grand poète qui se dresse derrière nous, comme montent dans la nuit d'août, sur la route parcourue, ces peupliers géants qui semblent porter les étoiles, absorber tout ce qu'elles versent de paix sur le monde, et transmettre au cœur des hommes les flots d'amour continuateur épanchés par ces foyers de vie éternelle.

Au moment de la Révolution de 1848, M. Alexandre Dumas avait pour domestique un naturel de Saint-Domingue du plus beau noir.

Le lendemain du jour où le Gouvernement provisoire abolit l'esclavage dans toutes les possessions françaises, l'écrivain reçoit la visite de son nègre.

—Je ne puis plus rester au service de Monsieur, dit le moricaud.

—Eh! pourquoi cela, je te prie?

—Parce que le Gouvernement vient de m'affranchir.

—Ah! très bien. Alors, va-t'en.

—Mais Monsieur me doit six années de gages; s'il voulait me payer....

—Te payer, imbécile! tu es affranchi, n'est-ce pas?

—Oui.

—Eh bien! quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je la paie?

Tom, abasourdi par la justesse de ce raisonnement, ne demanda plus son compte, et resta au service de son maître.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

LOUIS PASTEUR.

MORT DU GRAND SAVANT.

Presse Associée.

Paris, 28 septembre. — Louis Pasteur, le grand savant, est mort aujourd'hui à cinq heures du soir.

Un croiseur espagnol tire sur un navire anglais.

Presse Associée.

New-York, 28 septembre—Une dépêche spéciale de Kingston, Jamaïque, au *Herald* de New-York, annonce que le capitaine du navire anglais Alene, de la ligne Atlas, rapporte qu'un croiseur espagnol a tiré sur son navire.

L'Alene, parti de New York pour Kingston, se trouvait au large du cap Maysi, lorsque le croiseur lui a donné la chasse et, sans aucun avertissement, a tiré trois coups de canon.

Le navire anglais a aussitôt hissé ses couleurs et a continué sa route.

Le croiseur espagnol l'a suivi jusqu'au moment où une distance d'un mille seulement séparait les deux bâtiments; il a alors cessé la chasse, et est parti à toute vapeur comme s'il dédaignait de donner aucune explication.

Beaucoup d'Américains se trouvant à bord ont été indignés de ces procédés.

La chaleur à Londres.

Presse Associée.

Londres, 28 septembre—La chaleur extraordinaire a été l'objet de toutes les conversations. Mardi dernier, le thermomètre marquait à Londres 86 degrés à l'ombre et 135 au soleil.

La moyenne est de 20 degrés au-dessus de la température ordinaire de septembre, et de 4 degrés au dessus de la température d'aucun jour de l'été. Il y a eu de nombreux cas d'insolation pendant la semaine et plusieurs décès causés par la chaleur ont été annoncés dans les provinces.

Le trône de Napoléon.

Presse Associée.

Londres, 28 septembre — M. H. de Young, propriétaire du *Chronicle* de San Francisco, et Mme de Young ont quitté l'Angleterre par le steamer Aurania.

M. de Young s'est procuré beaucoup d'objets rares pour le musée de Californie, entre autres choses le fauteuil du trône de Napoléon le Grand.

Le mariage de Sir Robert Peel et de Mme Langtry.

Presse Associée.

Londres, 28 septembre.—Le bruit court que Mme Langtry a l'intention de se marier à Sir Robert Peel, au cas où elle obtiendrait un divorce des cours de Californie.

Il est ouvertement publié dans les journaux mondains que Sir Robert, dont la visite à New York l'année dernière a donné lieu à beaucoup de racontars, ne possède presque rien en dehors de son titre, mais que Mme Langtry est toujours très riche.

Sir Robert a 26 ans tandis que Mme Langtry est dans la quarante-quatrième année de son âge.

Les obstacles apportés à l'enquête sur les massacres par les autorités chinoises.

Presse Associée.

Hong Kong, 28 septembre.—Les fonctionnaires chinois continuent toujours à mettre des obstacles à l'enquête sur les massacres de Ku Cheng commis le premier août dernier.

Quarante individus accusés de complicité ont été mis en liberté par les autorités locales sans le consentement des consuls.

M. Mansfield, consul d'Angleterre à Ku Cheng, a été insulté par les soldats chinois.

Les consuls considèrent la question de retourner à Foo Chow et de soumettre l'affaire à leurs gouvernements respectifs.

Marlborough et Vanderbilt.

Presse Associée.

Londres, 28 septembre—Beaucoup de protestations plus ou moins sérieuses paraissent dans les journaux de Londres contre l'éclaircissement des rangs des nobles éligibles par leur mariage avec des Américaines.

A propos des fiançailles du duc de Marlborough avec Mademoiselle Vanderbilt, le *Truth* publie une lettre amusante signée Duchesse douairière, dans laquelle l'auteur dit qu'elle a transformé sa maison en une salle de musique, un théâtre burlesque, une maison de jeu et un club, et a fait apprendre à ses filles les pas les plus séducteurs et l'art de lancer un coup de pied aussi haut que possible.

Elles ont été encouragées, ajoute-t-elle, à apprendre les chansons à la mode, et aucun frein n'a été mis à leur conversation. Elles ont dîné dans tous les restaurants à la mode, et se sont assises presque côte à côte avec les femmes le plus "dans le train" de la ville, et malgré cela les hommes persistent à épouser des actrices ou des Américaines.

Le *Daily News* dit que les fiançailles du duc de Marlborog avec la millionnaire demoiselle Vanderbilt donne un nouvel appoint à la théorie qui déclare que les principes d'équité sont condamnés en Amérique.

Attentat contre le marquis Ito.

Presse Associée.

Yokohama, 28 septembre—Un attentat a été commis contre le marquis Ito, premier ministre et président du conseil du Japon.

Le coupable a été arrêté; c'est un membre de la ligue anti-étrangère.

Un navire de guerre allemand à Chee-Foo.

Presse Associée.

Berlin, 28 septembre—Le *Nord Deutsche Algemein Zeitung* dit qu'un navire de guerre allemand a reçu l'ordre de se rendre à Swatow et à Chee-Foo pour protéger les étrangers.

Le défi de M. Rose.

Presse Associée.

Ryde, île de Wight, 28 septembre—Une réunion des membres du Royal Yacth Club aura lieu cette après-midi pour discuter le défi porté par M. Charles D. Rose pour la Coupe Américaine. M. Rose n'assistera pas à la réunion.

Le secrétaire, M. T. H. Ellesson, a dit ce matin à un représentant de la Presse Associé que la réunion n'est qu'une question de forme. Je ne vois rien autre chose à présenter, a-t-il dit, que la confirmation par lettre de notre dépêche de la semaine dernière, portant un défi au nom de M. Rose.

Une lettre au New York Yatch Club sera expédiée cette après midi. Tous les détails au sujet de la date des courses, etc., seront arrangés plus tard avec le Club de New York, et comme M. Rose n'impose aucune condition, notre tâche promet d'être facile.

Il reste au New York Yatch Club de nous faire connaître ses conditions, et je ne doute pas que nous n'ayons que peu de difficultés à les accepter.

Nos membres sont en général satisfaits de la perspective d'une course et de voir notre drapeau concourir pour la Coupe Américaine.

Un Américain arrêté à Liverpool.

Presse Associée.

Liverpool, 28 septembre—Luke Carman, qui déclare avoir son domicile sur la rue Trente-Cinquième, près de l'avenue Indiana, à Chicago, a été arrêté à Liverpool au moment où il allait s'embarquer pour Boston sur le steamer Cephalonia.

A la cour de police, il a été accusé de l'enlèvement de Kate McInroy, de Manor Hamilton, comté de Leitrim, Irlande. La jeune fille est accusée de vol.

Les deux prévenus ont été dirigés sur Manor Hamilton.

La Commission d'Enquête Américaine.

Presse Associée.

Washington, 28 septembre—Le ministre des Etats-Unis, M. Denby, télégraphie aujourd'hui au ministère de la façon suivante: le Yamen a télégraphié aux autorités de Chi Li et Shansi de nommer un officier pour escorter la commission. Un décret sera promulgué dans quelques jours pour la punition de fonctionnaires et la dégradation du vice-roi. Vous le télégraphierai.

Cette dépêche fait allusion à la commission américaine indépendante nommé pour faire une enquête sur les outrages commis envers les missionnaires à Cheng-Tu.

On suppose que le décret dont parle McDenby est promulgué en conséquence de l'enquête française dans l'affaire de Cheng-Tu, et que le vice-roi en question est Liu.

On estime que la commission américaine, à la tête de laquelle est placé le consul Reade, sera dans quelques jours sur la route de Tien Tsin à Chung Tu.

Lord Dunraven Portera peut-être un Nouveau Défi pour la Coupe Américaine.

Presse Associée.

New York, 28 septembre—Le président du comité de la coupe, M. James D. Smith, a fait la déclaration suivante:

On a souvent mal interprété mes paroles pendant la récente discussion de la question Dunraven.

Ces jours derniers, lord Dunraven m'a dit:

Quelles chances aurait-il d'être accepté si je portais un nouveau défi pour la Coupe Américaine?

Je lui ai répondu que, dans mon opinion, une telle proposition serait prise en considération, mais que la course ne pourrait avoir lieu qu'après celle du yatch américain et celui de Charles D. Rose.

J'ai aussi exprimé l'espoir que le défi serait porté, et qu'alors nous pourrions avoir deux courses l'année prochaine.

Naufrage.

Presse Associée.

Londres, 28 septembre—Le steamer Dalton, de New York, est échoué sur la côte ouest de l'île Islay, une des plus importantes des Hébrides et on craint que le navire ne soit totalement perdu.

L'équipage a quitté le navire et a été conduit à terre.